

**Ayako Kobayakawa**

**LE DÎNER  
À EXPLORER  
LE TEMPS  
OU L'HUÎTRE  
ABSENTE**

*Traduit du japonais par Gilles Stassart*



**L**e groupe attendait dans le jardin de l'Institut français que les portes s'ouvrent. Le rendez-vous spécifiait 20 heures. Une quinzaine peut être vingt ? Guère plus ! Des jeunes, des vieux, des célibataires, des couples... Les regards se croisaient. De brefs saluts intimidés s'échangeaient. Ils étaient tous là pour la même raison. Un peu comme dans la salle d'embarquement d'un aéroport. Mais là, il s'agissait de prendre place à bord d'un dîner thématique donné à l'occasion de *La nuit de la philo*, un événement organisé chaque année l'Institut français. Le menu avait été conçu par des cuisiniers et artistes franco-japonais. La plupart de ces convives se rencontraient pour la première fois.

Le maître d'hôtel ouvrit les portes et les invita à pénétrer dans le restaurant. Sous le regard de la caméra que tenait un jeune homme, un serveur les conduisit d'un pas martial à la salle à manger de la brasserie. En pénétrant dans l'espace, les convives découvrirent l'ambiance chaleureuse des brasseries parisiennes, avec les boiseries sombres, les serveurs en pie, chemise blanche et gilet noir. Derrière les portes battantes conduisant à la cuisine, l'agitation était déjà perceptible et trahissait la tension qui s'emparait de la brigade. Dans la salle à manger, en revanche, une sono fredonnait un air à la française, l'un de ceux associés aux ors et à la renommée de Montmartre, la colline de la capitale française où se dresse la Basilique du Sacré-Cœur. Un serveur

prit en charge le vestiaire des uns et des autres et la petite communauté s'égailla dans l'espace en découvrant sous la lueur des plafonniers, émergeant au centre de la pièce, une seule et unique table, recouverte de son drap blanc, immaculée comme une robe de mariée. Au centre de chaque assiette une serviette blanche assortie à la nappe et dessus un bristol lavande plié en chevalet pour indiquer d'une écriture cursive le nom et prénom des commensaux. Chacun alors en cherchant sa place découvrait sans commettre d'in-discrétion volontaire le patronyme de ses voisins.

Au signal du maître d'hôtel, tous se sont présentés devant la table. Ce vaste espace dévolu à vingt-quatre couverts, flottant entre le sol et le plafond, s'est offert à leur contemplation : une scène sur ses tréteaux. Des projections lumineuses et colorées en animaient le centre. À cet instant, ils ignoraient tous qu'ils allaient participer au dénouement d'un drame.

Les chaises ont laissé entendre en cadence le glissement de leurs patins sur le parquet. Le directeur de la salle avait eu le bon goût d'arrêter la tablée à vingt quatre et de la répartir selon un rectangle d'une longueur de neuf couverts sur une largeur de trois, choisissant par cette simplicité euclidienne, une proportion ternaire, l'équilibre à trois... Le plan de table avait réuni les convives se connaissant, en obéissant toutefois au rythme protocolaire d'une dame, puis un monsieur, puis une dame, et ainsi de suite autour de la table. Deux chaises restaient cependant inoccupées. Deux Thonet dont les dossiers lustrés brillaient par-dessus la table en rappelant les êtres et les histoires qui s'y étaient adossés. Pendant que les convives prenaient possession de leur serviette, certains s'avisèrent de la présence de ces deux places vides : deux dents creuses troublant la mélodie du rang. Le maître d'hôtel, agacé par cette complication, consulta le serveur dont l'attitude circonspecte l'énerva encore. À l'opposé de la salle, une serveuse versait l'eau minérale dans des verres que le mouvement des glaçons faisait tinter. Le maître d'hôtel déplia une feuille pour vérifier quels étaient ceux qui manquaient à l'appel. Puis, il tira de la poche intérieure de sa veste un portable

et composa un numéro. Il n'eut pas à attendre la tonalité que la porte s'ouvrit. Un homme d'une haute stature en costume sombre pénétra dans la salle à manger. Derrière lui, vêtue d'un tailleur luxueux et les cheveux couverts d'un carré de soie, marchait nonchalamment une femme longiligne. Alors que la porte se refermait sur ses pas, l'homme en costume, un garde du corps ou peut-être un chauffeur, s'entretenait avec le maître d'hôtel. Celui-ci claqua des doigts en direction d'un serveur. La dame avait retiré des lunettes fumées en faisant osciller l'imposante perle ovoïde suspendue à son oreille. Elle parcourut l'assemblée d'un regard circulaire. Ses yeux sombres semblaient chercher un visage connu. Le serveur légèrement impatient tira l'une des chaises restées vacantes et invita du plat de la main la femme à prendre place. En rejoignant son couvert, sans céder à l'empressement que lui signifiait le serveur, la femme s'arrêta un instant devant l'autre chaise vide. La contrariété qui s'afficha alors sur son beau visage n'échappa ni à la galerie, ni à l'objectif du caméraman qui suivait la dame depuis son apparition. Elle prit le temps de lire sur le bristol le nom de l'absent, en l'occurrence un prénom d'homme: « Monsieur Joji ». L'écriture cursive à l'anglaise manquait d'harmonie. Ce défaut cruel d'habileté dans les déliés cherchait à dissimuler avec peine la rigidité d'un caractère. La femme s'étonna qu'une telle faiblesse ait pu échapper aux Français, d'habitude si exigeants et fiers de leur « art de vivre ». Elle remarqua le regard des autres convives et se reprenant, rejoignit son assiette où là encore, seul un prénom était inscrit: « Madame Fumiko ». Cette place n'était pas loin de l'autre chaise libre, un aviateur l'aurait située à 2 h 10. L'homme en costume toujours au côté du maître d'hôtel s'assura que Fumiko fut bien installée pour quitter la pièce. Une autre serveuse avait rejoint sa collègue et avec des pinces d'argent, déposait des petits pains dans les petites assiettes à gauche de chaque couvert. De nouveau, le portable plaqué contre l'oreille en consultant la trotteuse de sa montre, le maître d'hôtel attendait que l'interlocuteur, certainement celui dont le nom était inscrit sur le bristol devant la chaise abandonnée, daigne

décrocher. Les autres convives s'interrogeaient mutuellement sur l'identité de cette femme distinguée, gracieusement coiffée et maquillée, qui scrutait la porte d'entrée tout en étudiant à distance l'attitude du maître d'hôtel. Le fait qu'il referma le clapet de son téléphone dans un geste d'emportement la contraria davantage.

L'événement allait commencer, il n'était plus possible d'attendre... Debout devant la tablée, le maître d'hôtel annonça l'ouverture du repas « Le dîner à remonter le temps ». Couvrant l'exclamation générale, un ballet de quatre serveurs portant des plateaux fit son apparition et se répartissant autour de la table, servit à chacun des convives « une mise en bouche » : une feuille verte, non identifiable, dissimulant un cube de gelée translucide, le tout présenté dans une cuillère de laque. La serveuse en charge du rang hésita, au niveau de la place vide, à servir sur la serviette. Elle retint son geste, mais Fumiko de l'autre côté de la table brisât sa réserve et s'adressa à elle d'une voix atténuée presque imperceptible : « Je vous en prie, pourriez-vous le servir ! Il ne devrait plus tarder ! » La serveuse surprise par l'intervention de Fumiko, hésitât, chercha son responsable du regard, mais ne le trouvant pas, mit de côté la serviette et le bristol pour poser la bouchée dans l'assiette. Les voisins qui entendirent Fumiko s'adresser à la serveuse s'interrogèrent sur la relation qu'elle pouvait bien entretenir avec l'absent : si cette dame l'accompagne pourquoi n'est-elle pas placée à côté de lui ? Fumiko se rendit compte qu'elle avait par mégarde trahi un secret et, fuyant le regard d'autrui, se réfugia dans la contemplation de la feuille retournée.

Le maître d'hôtel annonça alors la bouchée dont le nom parut de circonstance « l'huître absente ». Tout le monde s'étonna du mets, certains l'avaient déjà en bouche et mastiquaient avec le rictus qui convoque toute l'acuité gustative, d'autres, comme son voisin, cherchaient le meilleur angle pour le photographe et certainement partager l'image sur Facebook. Fumiko contemplait toujours la bouchée posée dans son assiette quand les serveuses s'affairaient déjà à débarrasser les autres mangeurs. Elle semblait

vouloir attendre jusqu'au bout celui dont présence faisait défaut. Comme si goûter avec Joji à ses côtés, constituait à ses yeux l'unique raison de la soirée. La serveuse guettait sans en avoir l'air, l'instant propice pour desservir, mais Fumiko sortit du sac à main qu'elle avait accroché au dossier de sa chaise, un smart phone, consulta en vain ses SMS... Elle se saisit de la cuillère laquée et entrouvrant le carmin de ses lèvres fardées, goba comme il se doit l'huître qui n'était pas là. Elle ferma les yeux, en reposant la laque sur la table. Mise à part l'amertume, quel peut être le goût de l'absence ? S'interrogea-t-elle résignée. L'huître n'était pas là, en effet... Le goût de l'absence se révéla être celui du désir. La serveuse poursuivit son office en enlevant la cuillère marquée de rouge à lèvres.

Dans l'assiette de Joji, la feuille avait disparu. La voix nasale du maître d'hôtel annonça le prochain plat : « Pour suivre le chef vous propose l'un de ses classiques, imaginé dans le mariage du Japon et de la France, un médaillon de foie gras au thé matcha sur une base de haricot rouge et son toast épicé. Le tout est servi avec des rouleaux makis d'herbe Mizuna. » Fumiko n'appréciait pas le foie gras. Elle concevait bien l'intérêt esthétique et gustatif, héritage antagoniste d'un goût sadien : la rivalité entre la cruauté d'un mode opératoire et la douceur du comestible résultant. Mais, elle ne partageait pas avec Joji cette vibration de la sensation. Elle croisa le souvenir d'un texte étudié, une description faite par l'auteur français du XVIII<sup>e</sup> siècle, Grimod de La Reynière qu'elle avait étudié plus jeune et traduit en japonais. Elle s'empara de ses couverts et dressa un toast qu'elle croqua en se forçant.

L'onde qui parcourut son corps alors qu'elle mordait le toast recouvert de graisse froide et onctueuse, transmit le rose du foie gras vers ses pommettes. Elle jeta alentour des regards brefs comme pour vérifier que personne n'avait été le témoin de son glissement progressif vers le plaisir. Il n'en fallait pas plus et reposant sa fourchette, elle affronta le regard contrarié du maître d'hôtel. Que pouvait comprendre cet homme au jeu qui se déroulait sous couvert entre elle et un absent ? L'horreur que Fumiko manifesta

pour la torture de l'oie avait singulièrement éveillé en elle les contours de la jouissance.

En l'abandonnant seule, à la contemplation de la souffrance animale, Joji avait fait naître en elle une surprenante inclinaison au martyre et à l'humiliation. Elle tint pourtant à rassurer le restaurateur d'un grand sourire et lui signifier à quel point elle avait apprécié le mets. Puis, en échangeant avec son voisin des propos de circonstance, elle tenta de s'intégrer au groupe et surtout de chasser le souvenir du sentiment que lui avait procuré ce foie gras au thé vert. Elle remarqua l'assiette de Joji intacte. Quel événement avait pu lui interdire de venir la rejoindre, elle sa « maîtresse ». Fumiko avait prononcé intérieurement le mot.

Les serveurs débarrassaient maintenant l'assiette de présentation qui jusqu'à présent avait reçu en son ombilic la cuillère de laque de l'huître absente et désormais l'assiette à entremets du foie gras au matcha. Ils emportaient les deux vers la cuisine en découvrant dessous, perdus sur la nappe, à la stupeur générale, des couverts minuscules, si petits qu'un enfant aurait eu des difficultés à s'en emparer.

Le spectacle de ce dixième de fourchette et de couteau plutôt que de chasser le cocktail éprouvant de plaisir et de frustration qui déstabilisait Fumiko, au contraire poursuivit son œuvre de sape délicieusement perverse. L'univers étrange qui s'ouvrait avec ces miniatures révélait à quel point elle n'avait plus de prise. Une volonté contraire la projetait à l'échelle de ces ustensiles de poupée. Elle rapetissait, devenant le jouet d'une force extérieure. Elle se prit à imaginer derrière ce menu énigmatique l'absence de Joji. N'était-ce pas lui qui avait souhaité qu'ils se retrouvent lors de cette soirée à l'Institut français et lui avait demandé de réserver de son côté afin que l'un et l'autre soient jetés dans le groupe de participants qu'ils ne connaissaient pas ? Finalement, lui non plus, elle ne le connaissait guère. Ils s'étaient rencontrés quelques mois auparavant, lors d'une dégustation de vins au restaurant gastronomique de l'ANA Intercontinental. Fumiko accompagnait une amie qui depuis peu avait délaissé sa collection d'art contemporain pour se distraire de la marotte



des grands vins. Les deux femmes partageaient la table d'un petit comité d'amateurs et par la même occasion, une sélection de crus de bourgogne des plus prestigieux. Joji était là, le hasard voulut qu'il fût placé à côté d'elle. « Le destin » pensa Fumiko en regardant l'homme qui lisait dans les tanins cristallins et soyeux d'un Richebourg 78. En inclinant la tête pour mieux percevoir la lumière qui traversait le vin, Joji laissa apparaître une tempe dégarinée, barrée d'une longue cicatrice en triangle qui remontait vers le haut du crâne en se fondant dans le cuir chevelu: le sillage d'un navire arrivant au port. Un accident de moto. Fumiko avait été sensible au charme de cet homme blessé devenu attentif à la beauté de ce que fabrique le monde. En partageant sa compagnie, elle en découvrait toutes les saveurs que son mariage lui avait volées.

1978, lui du mois de février, elle de novembre. Son mari, retenu par des affaires immobilières, lui laissait entière liberté. Elle pouvait ainsi ne pas le voir pendant une dizaine de Jours. Il partait le matin pour rentrer au petit matin, le lendemain. Elle n'avait de contact avec lui que par la lecture, lorsqu'elle s'éveillait, de listes manuscrites lui indiquant ce qu'elle avait à faire pour son service: envoyer la bonne chercher un pressing, acheter des savons d'Alep, toujours le même, au Jasmin, faire réviser l'une des ses nombreuses montres suisses... Les listes, cachetées dans de belles enveloppes, présentaient un grand soin calligraphique, à la plume noire sur des papiers bleu lavande. Parfois, à la place d'une liste, un mot, sur une feuille de couleur ivoire, l'avertissait de ne pas retrouver ses amies, car il rentrerait et souhaitait alors se détendre en sa compagnie. La première des entrevues d'une longue série dans le genre avait eu lieu une semaine après le jour de leur mariage. Quatre ans auparavant. Il avait tout d'abord disparu en province pour ses affaires, puis le lendemain de son retour, elle trouva une enveloppe, à l'intérieur un mot sur papier ivoire, lui demandant de bien vouloir le retrouver à 22 heures. Lorsqu'elle se présenta dans sa chambre, elle pensait lui demander des explications sur son absence, mais elle se ravisa en le découvrant accroupi, le pinceau à

la main, en pleine calligraphie. Sans détacher le pinceau du papier, il lui demanda de se dévêtir et de s'étendre à plat ventre près de lui. Elle hésita. Il la pressa avec un sourire dont elle ne trouva pas le sens. Obéissante, elle s'allongea, enfouissant dans ses paumes son visage inquiet. Elle l'entendit achever son art, poser son pinceau et souffler longuement, comme faisant un vide. Puis, elle sentit ses mains, pour la première fois, ses mains à lui sur son corps, tenant sa taille puis glissant à l'intérieur, vers son ventre, entre elle et le tatami, remontant, frôlant la pointe durcie de ses seins pour attraper ses poignets et lui ramener le long des cuisses. Elle ne résista pas. L'odeur du tatami évoquait la paille des gerbes de riz blondissant au soleil. Elle l'entendit se relever, le froissement de la soie de son kimono lorsqu'il l'enjamba, puis rien, le silence, un frisson parcourant son corps et les rizières muries dans le vent de la fin du mois d'août. Elle perçut alors comme une mèche humide et froide traîner sous ses omoplates, descendre le long de ses reins, traverser doucement le bas de son dos, faire le tour de sa fesse pour s'arrêter à l'entrée de son sexe, marquant là une rupture. Puis elle sentit ces poils mouillés remonter le long de sa colonne vertébrale et ponctuer par quatre touches au-dessus de ses reins. Fumiko, aveugle, distingua par une sensation délimitée et mouillée, sur elle, marcher le kanji du cheval, Uma, le signe de son horoscope de 1978.

Le lendemain matin était inscrit sur le papier lavande qu'elle décacheta: Magasin X..., des pinceaux, une bouteille d'encre rouge. Ces étranges séances de calligraphie représentaient l'unique instant d'intimité qu'elle partageait avec son époux. À plusieurs reprises, dans ce jeu sensuel, elle fut désorientée par la conduite de cet homme qui en marquant son épiderme, traçait avec des signes une distance infranchissable et insultante pour sa féminité.

Elle accepta avec joie les invitations à dîner que lui proposait Joji, chaque fois dans les lieux les plus divers, les plus étranges et dont la seule caractéristique était de servir des mets dont la saveur ne pouvait s'achever que dans l'imaginaire de l'autre, dans le reflet immense de sa pupille ébahie. « Pour suivre des œufs en meurette. L'un des fameux

plats de Bourgogne, spécialité cocardière auquel le chef fait souvent référence dans ses créations. Cette recette revisitée, inscrite à la carte de ses divers restaurants, a été créée dans la version miniaturisée, ici présente. Ce plat correspondait au souhait d'un particulier et constituait la deuxième entrée d'un dîner pour une table de poupées. Celui-ci fut servi dans un salon privé de l'hôtel Beau Rivage, au printemps 2006, à Genève. Il s'agit d'un œuf mollet servi avec une sauce à base de vins de Bourgogne. Bonne dégustation! » Le maître d'hôtel présenta cette deuxième entrée avec un naturel des plus assurés, comme si cette assiette, plus petite que la paume d'une petite main et contenant un tout petit bol, tenait du sens commun. La préparation relevait de la perspicacité de Lilliputiens tant les produits étaient microscopiques. Bien évidemment, les œufs, certainement de grives ou de merles, mais aussi les légumes, les lardons, les champignons... Tout avait été taillé en conservant une proportion conforme au naturel. Fumiko se caressa la tempe, saisit machinalement la perle en contemplant la composition réduite à l'infime : un plat du pays des merveilles, avec une meurette violine ! Elle n'en fit qu'une bouchée. L'œuf se rompit immédiatement, libérant dans sa gorge un jaune tiède et visqueux qui atténua l'astringence de la sauce réduite au Bourgogne. En déglutissant, son paysage intérieur fut traversé par le souvenir de la texture délicate du 78. Dans la salle à manger de l'ANA Intercontinental baignée par la lumière de grandes baies vitrées, Joji faisant s'enrouler sur lui-même au centre d'un verre en cristal, le cœur velouté du Richebourg.

Elle saisit son téléphone et composa le numéro de Joji sans tenir compte de l'offense qu'elle pouvait faire à l'étiquette. Elle ne remarqua pas non plus, dans l'ombre, la présence d'une femme qui s'entretenait avec le maître d'hôtel. Celui-ci, avec déférence, lui indiqua la place abandonnée. Le visage de cette femme affichait un mélange de colère et d'angoisse. Elle se rapprocha de la place de Joji, en observant avec une crainte grandissante les deux inconnues qui encadraient la chaise désertée et qui minaudaient devant la cuisine de poupée. Fumiko entendit alors dans son

portable la sonnerie, mais aussi simultanément une autre, plus bruyante et masculine, dans la pièce, non loin d'elle. Elle releva machinalement les yeux et se perdit dans les prunelles de l'intruse, braquées sur elle. Dans la main de celle-ci, un téléphone retentissait. Fumiko, interdite ne comprit pas immédiatement ce qui venait de se jouer. Les invités, oubliant un instant la dînette, détournèrent leur attention vers cette femme dont le téléphone sonnait sans égard pour leur confort. Mais, la fâcheuse n'avait que faire de leurs réactions et fixait toujours Fumiko. Son regard se voila doucement de la brillance humide des larmes. Fumiko raccrocha et le téléphone dans la main tremblante de la femme se tût, immergeant la salle au fond du silence.

L'inconnue avait disparu lorsque Fumiko reprit ses esprits et dut affronter le regard des convives. Elle sentit se déployer un mélange confus de honte et de ravissement. Le visage de la femme au bord des larmes se superposa avec l'image de l'oie entravée subissant dans sa gorge la violence de l'entonnoir que l'on insère. Elle ne se posa guère plus de questions à son propos. Fumiko sut qu'il s'agissait de la femme de Joji. Il n'avait jamais évoqué son existence comme elle n'avait jamais fait mention de son propre mariage. Le maître d'hôtel intervint alors pour détourner l'attention générale et reprendre en main une ambiance qui menaçait de se détériorer. D'un geste de l'index, il désigna la table à son équipe qui fut ravie de trouver là l'occasion de s'occuper. « Messieurs-dames, pour suivre, un mi cuit de saumon d'Hokkaido avec une huile vierge de cerises et d'herbes, servi sur une mousse de pomme de terre au citron ». Les modèles réduits croisèrent, sur le chemin de la cuisine, les assiettes garnies qui semblaient cette fois correspondre à celles que l'on trouve habituellement dans les restaurants. Fumiko, bouleversée par les événements, par la confrontation avec cette femme, mais surtout, effrayée par l'ambiguïté de ses propres sentiments, se questionnait sur ce qu'il avait bien pu arriver à l'homme qu'elle devait retrouver. Ses voisins de table avaient la courtoisie de poursuivre leur souper comme si de rien n'était. Ils coupaient délicatement le poisson et de la pointe de leurs couteaux,

couvraient les morceaux du mélange d'herbes et de cerise acide afin de saisir les associations gustatives telles que le chef les avait conçues. Fumiko songea à l'humiliation que la femme de Joji avait dû affronter, seule, debout devant la galerie, rompant malgré elle le cours joyeux de la festivité par sa présence et son chagrin. Fumiko inclina le front, perdue dans le flot du souvenir. Ne partageait-elle pas également ce fardeau honteux ? Les convives depuis le début du souper l'épiaient, et intérieurement, peut-être se délectaient-ils aussi de la situation ? Le plaisir que lui avait révélé la contemplation du martyr de l'oie n'était-il pas le seul moyen d'inverser le jeu de la dépendance dans laquelle la plongeait l'absence de Joji, et ainsi posséder celui, ceux qui la possédaient. La cerise aigrette et la chair du saumon légèrement fumée, s'accordaient parfaitement avec cette évidence. Seul l'abandon à la dégradation et à la douleur sans failles pouvait l'affranchir de la main qui manipulait le cours des événements.

Sur le mur de sa chambre de fille était apparue, un jour, une carte postale d'un Saint-Sébastien à la place de Kitty. Le destin, peut-être le hasard, peut-être elle-même ? Avait-elle vraiment souhaité négliger ses études de littérature et aller trouver ces étranges ressources dans la nuit de la domination ? Son beau mariage lui avait apporté la bénédiction de sa famille, la reconnaissance de ses amis et surtout un maître de maison, un maître exclusif à satisfaire. N'était-ce pas là, tous les condiments d'une servitude volontaire ? Cette idée tout en la révoltant fit naître une indicible excitation en éclairant la voie de liberté dont elle venait de comprendre le goût avec l'oie liée au pilori. N'était-elle pas, elle-même, l'objet et le plaisir du calligraphe : son papier à lui ? N'avait-elle pas le pouvoir de commander à la jouissance de l'homme en refoulant la sienne, piétinée, le visage écrasé contre le tatami ? Face à la vallée qui s'ouvre devant lui, Prométhée les mains liées dans le dos, se laisse dévorer le foie pour satisfaire l'appétit du rapace. Elle s'apprêtait à quitter la table, mais se ravisât. Plongée dans sa rêverie, elle avait raté l'agitation du service pour s'éclipser. Le silence de nouveau retomba sur l'assistance. Le maître d'hôtel ne fit

aucune annonce. La lumière s'atténua et un serveur tenant un imposant gâteau fit son apparition dans la rumeur d'une satisfaction retenue. Une multitude de feux scintillants crépitaient au-dessus de la surface meringuée émergeant d'un nuage de fumée. Solennel, le serveur trotta vers Fumiko. Son voisin, sur sa droite, captait toute l'action avec son portable. Les convives applaudirent, ravis. Son anniversaire comment avait-elle pu... Le pingouin buta le bout carré de sa chaussure contre une malencontreuse surépaisseur du parquet. Le gâteau déstabilisé souffla avec la chute ses propres bougies, et dans une indolence poisseuse, s'écrasa au sol. Un scintillant parut survivre au désastre et s'efforçait de maintenir, hors de la débâcle, quelques étincelles mourantes. Fumiko perçut un gémissement, comme une agonie. Les commensaux consternés refrénèrent leurs commentaires et avec vertige, toutes espèces de sentiments souvent contradictoires. Le cœur de la pendule s'effondra sur lui-même, une brèche s'ouvrit, emportant toute la salle à manger au centre de la Terre. Fumiko sentit alors une mollesse oppressante la submerger. Mais la clameur joyeuse des convives la rappela dans la brasserie de l'Institut français. Un deuxième gâteau plus majestueux encore que le premier avait fait son apparition et sur un guéridon, brillant de feux de Bengale multicolores, cheminait cette fois en toute sécurité. Tous applaudirent, lavant par cette communion enjouée la tension qui avait pu traverser la soirée. Pendant que le maître d'hôtel présentait en plastronnant le gâteau, un bavaois au café et au cassis monté sur une génoise au réglisse, une serveuse posa à côté de Fumiko un grand sac de papier. Surprise, la jeune femme aperçu à l'intérieur, un carton à chapeau. La boîte qu'elle tira du sac pesait étrangement. En l'entrouvrant, elle distingua la cicatrice comme un fleuve courant sur le haut du front aimé. Agrafée sur le sac, une petite enveloppe, à l'intérieur, un bristol ivoire: « Je ne viendrai pas ce soir. Pardonne-moi. Joji. » Elle reconnut son mari derrière l'écriture de sang.

Ayako KOBAYAKAWA

*Kumagaya, le 30 mars 2016*

*L'auteur remercie*

Daisuke AIZAWA, Fernand BURCKHART,  
Damien EYMARD, Ryota FUJIGUCHI, Miyuki FUKUNISHI,  
Toshihiro FUKUNISHI, Asuka FUSE, Jean-Jacques GARNIER,  
Mariko HARA, Tomoko HATANO, Ayhan ILBEYI,  
Aurore JANNIN, Yujiro KANEKO, Kotaro KIMURA,  
Hitomi KOMATSU, Yasuhiro MORIUCHI, Sachiko NISHIO,  
Kenzo ONODA, Miho SANO, Asuka Marie SATO,  
Yuki SATO, Hibiki SHIMURA, Gilles STASSART,  
Samson SYLVAIN, Mariko TSUTSUMI,  
Fabrice VALÈRE, Julie ZEISSER  
ainsi que toutes les équipes  
de l'Institut français du Japon – Tokyo

Co-édité par l'Institut français du Japon – Tokyo